

Je voulais chercher, avec mes lectrices, le pourquoi du présent état social et, si nous y sommes pour quelque chose, le remède à y appliquer de notre part.

.

Proclamons d'abord pour rendre le change à la présomption des hommes, ou mieux pour rétablir la vérité attaquée, que nous sommes intéressantes, tout au moins à l'égal de ces pharisiens de l'intelligence.

Ajoutons de plus à notre crédit que ces doctrinaires imperturbables viennent tous à leur heure—fiers sicambres fléchis—adieu ce qu'ils ont méprisé et soupirer à nos pieds en déclarant que sans nous la vie est sombre et privée de charmes.

Mais après ce décret justificateur, reconnaissons tout bas de notre côté, que nous légitimons un peu parfois, l'éloignement que les hommes lettrés ou simplement sérieux, témoignent le plus souvent pour notre société.

Peut-être cédant aux exigences du luxe, aux répugnances de la paresse, à la lassitude que suscitent les ennuis domestiques, négligeons-nous la partie importante de notre éducation.

Il est une erreur trop générale. C'est que les jeunes filles sortant des pensionnats peuvent se reposer sur leurs lauriers le reste de leur vie et borner leur savoir aux connaissances rudimentaires qu'elles ont acquises au couvent. C'est alors seulement, dit un sage auteur, que commence l'éducation des jeunes personnes.

Ce qu'on leur a enseigné à l'école n'est que la base de ce qui leur reste encore à apprendre.

.

Dans notre jeune patrie où tout est neuf, la civilisation n'a pu installer encore ses merveilleuses coûteuses.

L'art naissant ne trouve pas toujours, hélas ! auprès de cette génération que la grave question du gagne-pain obligatoire rend sourd aux muses, une bienvenue absolument cordiale.

La jeunesse ne peut donc, à moins d'études et de recherches, y puiser l'amour du beau et les connaissances qui en d'autres pays s'imposent presque par la vue des chefs-d'œuvre.

À Paris, par exemple, cette manière d'Univers où se trouvent tous les divers spécimens de la création, où tous les peuples du monde ont leur petite colonie, où le savoir et l'intelligence se donnent rendez-vous et se concentrent en un radieux foyer, on n'a qu'à voir et à entendre pour apprendre :

Les monuments publics disent au peuple le nom de ses gloires. Les théâtres illustrent les productions du génie, les exploits de la vaillance, initient à la correction, aux beautés de la langue ;

Les musées, les cours gratuits, l'éloquence qui se révèle dans tout l'éclat de sa glorieuse souveraineté du haut de la chaire chrétienne et des tribunes parlementaires, sont autant de moyens faciles de culture morale et intellectuelle.

Là les tableaux parlent aux yeux de l'histoire, de la religion, des mœurs et coutumes

des différentes races ; l'architecture dresse partout ses imposants chefs-d'œuvre.

Apollon, avec tous les attributs de son artistique divinité, y règne pour l'agrément, le bonheur et le perfectionnement de l'humanité. Sous ses ordres les muses obéissantes et gracieuses ont charge d'éveiller dans tous les coins de délicieux échos et de varier le décor à l'infini.

Ces belles choses éclairent l'intelligence, développent et raffinent le goût.

.

Mais hélas ! nous ne sommes pas à Paris, et à défaut d'alimentation, l'enthousiasme git ici, inassouvi dans les âmes ; le goût risque de languir et de se vulgariser s'il ne cherche ailleurs des éléments d'existence. Il ne nous suffit pas, comme aux parisiennes d'ouvrir les yeux et les oreilles pour nous instruire ; il faut en outre chercher cotrageusement.

.

Je ne prétends pas préconiser l'excellence de ma recette. L'entêtement du pire sexe pourrait bien encore la trouver impuissante, mais je crois pourtant, que si les jeunes filles se décident à faire la paix avec les livres, les jeunes hommes se hâteront probablement de faire de même avec elles.

Ce *vice-versa* charmant aurait des résultats très pratiques. Quant au léger polissage que devront subir, après la réforme en question, les habitudes et les manières d'ateliers de ces messieurs, ce n'est pas moi qui m'en mêlerai car, comme je vous le disais tout à l'heure, vous savez ?... il est plus prudent de s'abstenir.

Par conséquent..... je ne dis rien.

JOSEPHTE.

CAUSERIE

Une société portant le nom de l'*Alliance Française* vient de se créer à Paris. Elle a pour but de propager l'usage de la langue française dans les colonies et dans les pays étrangers.

Le général Faidherbe, un homme de guerre doublé d'un érudit vient, à l'occasion de cette création, de publier dans le dernier numéro de la *Revue Scientifique* une revue fort intéressante sur les déformations que subit l'idiome de Racine et de Voltaire dans la bouche de certains habitants des possessions lointaines de notre mère-patrie :

"Le *patois créole*, dit-il, est parlé par plus de deux millions d'hommes dans les colonies françaises ou anciennement françaises des Antilles et de la mer des Indes, en Guyane et dans le sud de la Louisiane."

Dans ces divers pays l'élément métropolitain figurait en minorité, le fond de la population s'est formé de noirs esclaves amenés d'Afrique et appartenant aux races les plus diverses. Ce devait être au début une vraie Tour de Babel. Il fallait cependant trouver un terrain commun pour s'entendre. Aucun des langages nègres n'avait la puissance de s'imposer ; le français se trouvait nécessairement appelé à jouer ce

rôle. Mais la langue était beaucoup trop compliquée pour des races qui, dans l'évolution humaine, étaient encore à l'état sauvage ou en étaient à peine sorties. Il se forma pour elles aux dépens du français un langage à leur portée.

"De là naquit cet idiome à la fois grossier et enfantin, le *patois créole* avec sa syntaxe réduite à sa plus simple expression, ses radicaux altérés et en quelque sorte "désossés" d'une partie de leurs consonnes. On sait que l'habitude de ce parler créole laisse dans la prononciation des habitants de nos colonies, lorsqu'ils veulent s'exprimer en français ordinaire, des traces tout aussi caractéristiques que l'accent de *terroir* de quelques-unes de nos provinces."

C'est là un précieux avertissement à retenir pour les Canadiens-Français. Dans des pays qui appartiennent à la France et qui n'ont jamais cessé de lui appartenir, les descendants des premiers colons ont une tendance à parler nègre. Est-ce le cas chez nous ? Nous n'appartenons plus à la France depuis bien longtemps, depuis plus longtemps même que notre sœur la Louisiane, et cependant est-ce que nous n'avons pas gardé intact l'idiome de Racine—je supprime : et de Voltaire—?

De Gaspé à Montréal, sur la rive nord ou sur la rive sud de notre Saint-Laurent, est-ce qu'on ne parle pas partout le même français avec le même accent ou plutôt sans accent ? Il est vrai que nous n'avons pas eu les nègres pour nous faire oublier notre langue, mais nous avons eu et nous avons encore plus terrible que cela : l'Anglais.

Oui, l'Anglais, qui depuis un siècle et demi est là qui nous guette, mais n'a jamais pu nous surprendre. Savez-vous, monsieur le général, ce que nous avons fait nous autres ? Au lieu de prendre un accent de *terroir*, nous avons commencé par nous débarrasser de l'accent picard, normand, breton, berrichon, champenois ou autre que nos ancêtres nous avaient légué pour ne parler, dans toute notre Province, et elle est aussi grande que votre France, qu'un Français de bon aloi que vos gens de Blois ou de Tours pourraient nous envier. Savez-vous ce que nous avons fait ensuite ? Nous avons appris la langue de ceux qui malheureusement sont devenus nos maîtres. Nous répondons en anglais à un Anglais et en bon français à un Parisien, et nous avons même l'avantage sur ce dernier d'ignorer complètement la signification des mots *vlan* et *pschult* !

Voilà ce que l'on pourrait dire bien haut à ce cher général. Tout bas, vous le savez comme moi, nous pouvons avouer que la médaille a un revers, mais assez effacé. Nous avons francisé un certain nombre de mots anglais et nous les employons couramment dans la conversation. De plus, et chose plus grave, nos braves *habitants* ont une tendance à faire des *cuirs* ou des *velours*. Ce n'est pourtant pas la *protection* qui le veut : la chaussure et la nouveauté n'ont rien à faire dans la chose.

Pure négligence ! Tel avocat, qui fait de bonnes plaidoiries, a dans l'intimité une conversation par trop émaillée de fautes de fran-